

Consultation

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 48

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220660>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CONSULTATION

Il sort du *Conteur* est, depuis quelque temps, un objet de préoccupation pour ses intimes. Oh ! rassurez-vous, il n'en est toutefois pas encore à l'heure suprême où l'on en appelle aux consolations du représentant de l'Eglise. Ce qu'il lui faut, présentement, c'est le médecin, les médecins, devrions-nous dire, car une consultation serait nécessaire. Une consultation de plusieurs médecins, de beaucoup de médecins, du plus grand nombre possible de médecins. Diable ! faites-vous, le cas est grave, alors ?

Grave !... grave !... oui et non. C'est qu'il faut vous dire qu'en matière de journalisme, le médecin s'appelle l'abonné. Or vous comprenez.

C'est un peu ce qui lui manque, en ce moment, ce brave petit *Conteur*. Et pourquoi cela ? A-t-il démérité ? N'est-il plus « à la hauteur », à la page ? Il n'est plus jeune, soit, il a soixante-cinq ans, environ. Les journaux, il est vrai, ne devraient pas se ressentir du poids des ans ; ils devraient rester éternellement jeunes ; ils ne devraient pas être d'une époque, mais de toutes les époques et avoir même attrait pour le lecteur âgé que pour le jeune. Tout est là. Mais ce n'est pas facile, allez !

Les fondateurs du *Conteur* pensaient, en lui donnant le jour, que ce petit journal, tout modeste, comblait une lacune. Ils ne se trompaient point, le succès de ses débuts en est un irréfutable témoignage. Ses collaborateurs étaient alors nombreux et, chose précieuse, désintéressés. On pouvait alors s'accorder ce luxe ; les conditions de la vie, en ce temps-là, le permettaient. A présent, personne n'a plus le moyen de travailler pour le roi de Prusse, pour le seul honneur. Il faut, pour vivre, et sans excès ni flânerie, faire argent de tout ; en tout bien tout honneur, c'est entendu.

Le *Conteur* eut nombre de belles années ; il jouissait dans notre canton et contrées environnantes d'une popularité qu'il s'efforçait de mériter et d'affermir. On prisait fort ses articles historiques, ses articles humoristiques et ses boutades, d'une gaité toujours de bon aloi. On aimait particulièrement ses articles en patois. Plusieurs comprenaient et même parlaient encore ce savoureux langage, qui disparaît peu à peu et ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Les personnes âgées s'intéressent encore au *Conteur* ; il en est même qui ne pourraient s'en passer et qui, chaque samedi, l'attendent avec impatience. Mais leurs rangs s'éclaircissent de plus en plus. Quant aux jeunes, il semble que leurs pensées, leurs aspirations soient ailleurs. La roue a tourné.

Dès lors, que faire ? Le *Conteur* a-t-il terminé sa carrière ? Doit-il prendre rang dans les choses passées, finies ? Il paraît pourtant, sans y mettre la moindre vanité, qu'il ait encore quelque peu sa raison d'être. Seulement, pour qu'il soit, pour qu'il puisse poursuivre paisiblement

sa route, sur laquelle il ne prend la place de personne, il lui faut de l'appui, c'est-à-dire de nouveaux abonnés..

Eh ! oui, c'est juste. Pourquoi finasser et ne pas dire franchement ce qui est. Il n'y a pas de déshonneur à cela. Le *Conteur* a vaillamment combattu ; il a résisté à la crise de la guerre ; ne franchira-t-il pas le mauvais pas devant lequel il se trouve soudain ?

Oui, il le franchira, s'il est aidé et soutenu. Des abonnés ; il lui faut des abonnés nouveaux.

J. M.

Pour faire une bonne salade. — Pour obtenir un dosage parfait dans l'assaisonnement d'une salade, on dit qu'il faut :

Un sage pour le sel,
Un fou pour le poivre,
Un avare pour le vinaigre,
Un prodigue pour l'huile,

et un de mes vieux amis, excellent cuisinier à ses heures, ajoutait :

Un imbécile pour remuer !

Mot d'enfant. — Combien font six et quatre ?

— Neuf.

— Non.

— Onze alors.

— Mais non, voyons, pourquoi pas dix ?

— Parce que la maîtresse a dit que c'était cinq et cinq qui faisaient dix.



ON BATAILLON DE FENNE

DU quauque dzo, lo velâdzo de Velâ-lè-Femalle étai tot sein dèssu dèso. Cein vegnâi de quauque femalle qu'on lâo desâi dâi *femînistrè*. Po vo dere bin adràî cein que l'è, cein sarâi prâo maulési, et pu cein sè pào que lo savant pas leu-mîmo. Crâio que lo principat l'ètai par rappoo ài vôte. Et pu, ie parâit assebin que cliâio *femînistrè* ie desant que lâi avâi dza prâo grand temps que l'è fenne l'ètai dohedje de fère l'ètai lô bouibo, que l'ètai lo tor ài z'homme, et pu cèsse et pu cein et tot lo resto.

Et pu, l'avant einmandzi onna tenâllia que l'a dourâ duve demeindze sein dèbreinâ du duve z'hâore, apri relavâ, tant qu'âo né. Et la né vegnâi tâ po cein qu'on étai ài grand dzo. O mète, l'è cliâio *femînistrè* que desant que l'è-tâi lo grand dzo. Quauque z'ene l'ètai bin on bocon èbahye du que l'ètai âo mâi de mai. Einfin quie ! vu pas lè tsecagni.

Dan, po fini ti lè barjaquâdzo de cliâio duve demeindze, ein a iena que l'a de dinse :

— Oui, citoilliennes, y faut nous liquer. Et pour commencer, y faut nous préparer au service militaire. Les autres là-bas, les barbus, nous reprochent toujours de pas savoir faire des à droite, gauche ! et des à gauche, droite ! Eh bien ! montrons-leur qu'on peut se retourner aussi bien que les hommes. Y prétendent qu'on pourrait pas rester sans batoiller dans

les rangs et qu'on ferait trop de bruit quand y faudrait se cacher pour attendre l'ennemi. Eh bien ! on va leur faire voir et pas plus tard que dimanche prochain. Trouvons-nous toutes sur la place d'armes. Le vieux commis François du Tiolon veut assez nous instruire et quand y nous dira de nous taire, on se tiendra tranquille. On se rattrapera quand y nous donnera la permission.

Et tote lè *femînistrè* l'ant bramâ : « Nous le jurons ! » « Dieu le veut ! » « A dimanche prochain ! » L'ant déguierpi ein tsanteint :

Guerre aux hommes !

Guerre aux hommes !

Faisons voir à ces cocos

Que nous sommes

Que nous sommes

Moins sottes qu'ils ne sont sots.

A eux de faire la soupe,

D'écumer le pot-au-feu ;

A nous de lever le coude

Et de boir' le petit vieux !

La demeindze d'apri, ein avâi dâo mondo su la pllièce. Tote lè *femînistrè* dâi z'einveron l'è-tant quie que fasant on tapâdzo d'einfè. Lè z'homme et lè bouibo l'ètai que assebin po mourgâ et po vère se lè femalle voliâvint pouâi sè quâisi. Lo vilhio commi François dâo Tiolon l'ètai prêt po lè coumandâ. L'atcèindâi que sâi son tor de dèvesâ. N'a pas ètâ solet, mâ quand l'a pu betâ 'na syllaba, l'a coumandâ :

— A vos rangs !

Sè sant tote cougnye po itre lè premire et cein a dourâ grand temps. Tot parâi l'ant fini pè s'arrestâ. Et l'ètai dâo biau à vère ! Tote cliâio fenne su on reing, lè nèni bin aligni dou per dou, lè z'on pe hiaut, lè z'autro pe bas, que cein fasâi dâi z'ègrâ. Oi, l'ètai biau et clii que n'a pas vu clii l'inspeccion de Velâ-lè-Femalle n'a rein vu. Mâ clii que l'a vussa, l'a vu et... l'a ôiu : « Tire-tè lèvi ! — Te mè busse ! — Tsampa pas tant ! » dâi z'affère dinse à assordolhi tote lè mermite dâo paî.

Tot d'on coup, lo commi l'a coumandâ :

— Silence dans les rangs !

Lè mor sè sant cliiou ; lè leingue sè sant dza-lâie, mâ on cheintâi passâ 'na chaleu que pouâve pas manquâ de lè dècllioulâ. Faillâi pas atteindre trâo. Adan l'è vegnâi à l'idée à François dâo Tiolon de sè dèpâtsi de coumandâ : *Gar-davo !*

De sa vilhie voix de commi, ie brâme asse fè que pouâve :

— Bataillon...

A clii mot, tot a ètâ latsi ! Quin trafi, mè z'ami ! Sè sant tote met à dèvesâ, à taboussi, à coterdzi, à barjaquâ, à tapettâ, à battiorâ ! L'ètai dâi *tche tche tche tche*, et pu dâi *pya pya pya pya*, dâi ta ta ta ta, dâi *bzze bzze bzze*, tot lo long dâo reing que lo pouïro François dâo Tiolon ein a ètâ tot épouâiri et que l'a corrâ sein sè reveri tant qu'âo cabaret, sein lâi rein comprendre.

L'è que, quand lo commi l'avâi coumandâ :

— Bataillon...

Tote lè *femînistrè* l'avant comprâ :

— Batolions !

L'avant accutâ... et batolhi. *Marc à Louis.*